

AVANT-PROPOS

Il y a un an, tôt un dimanche, je suis allée à une brocante. Un couple âgé vendait des bibelots et des bouquins, j'ai reconnu la couverture de ton livre bleu. Avec ton nom au-dessus de ta photo et de quatre dates : Londres 1940, Varsovie 1945, Alger 1962, mai 1968. J'ai acheté ton livre un euro, papa. J'ai acheté tes souvenirs, tes mots, tes aventures, tes déchirements, tes espoirs et tes rêves un foutu euro.

Je ne t'ai connu que dix-sept ans. Tu mesurais un mètre quatre-vingt-quinze, tu es mort d'un infarctus un mois après mon bac. Tu avais publié un roman de jeunesse et deux livres de Mémoires, un bleu et un jaune, je n'avais lu aucun des trois. Je ne pouvais pas, j'étais bloquée, je me réservais pour plus tard, comme on garde exprès le dernier chocolat de la boîte. Je connaissais la couleur de tes chaussettes mais j'ignorais ton passé. Nous avons trouvé le temps de nous aimer, pas celui de nous parler.

Quarante ans après ta disparition, je t'ai lu. Enfin. Et j'ai décidé de retrouver les paroles perdues. Il y a tant de sujets qu'on n'a jamais abordés ensemble. Je suis allée aux Archives nationales et j'ai parcouru tous tes agendas, jusqu'au dernier, où tu prévoyais de me téléphoner le lendemain de ta mort. Puis j'ai reposé ta vie dans les boîtes numérotées.

C'était comme si je t'avais retrouvé dans une émission de télé-réalité du genre : « Votre père vivait à trois kilomètres de chez vous et vous ne le saviez pas. » C'est un peu ça. Tu vivais dans ma bibliothèque, je n'avais qu'à allonger le bras !

Ce livre est un dialogue entre nous deux, mais ce pourrait être une conversation entre n'importe quels père et fille, parce que les liens qui unissent pères et filles sont universels, intemporels. Il n'est jamais trop tard. Les écrivains rembobinent le temps par un tour de passe-passe.

Pour ceux qui ne te connaissaient pas dans l'intimité, tu étais un homme politique imposant et sérieux. Pour moi, tu étais un papa souriant qui avait pour amis Charles de Gaulle, Saint-Exupéry, Alexandra David-Néel ou André Malraux. Un papa qui avait sur son bureau un téléphone, même pas rouge, réservé à l'Élysée. Un papa pour lequel je suis devenue urgentiste, ce qui m'a permis de réanimer les papas des autres. La veille de ta mort, tu m'as dit que médecin c'était le plus beau métier du monde. J'ai fait médecine à cause de cette dernière conversation que nous avons eue au téléphone. Heureusement que tu n'as pas dit mannequin, ça m'aurait privée pour la vie de moelleux au chocolat.

GENÈVE, 11 AOÛT 1974

Le soleil de sa mort caracole, fier et impassible, dans le ciel d'été suisse. La semaine dernière, Christian a eu une trouille bleue. Après dix jours de vacances en famille à Évian, il a accompagné sa fille unique à la gare, qui rejoignait ses amis près de La Baule. Ils se sont chamaillés parce qu'elle n'avait pas emporté sa gabardine. Sa femme Colette et lui ont bouclé leurs valises pour rentrer à Paris en voiture. Soudain, il a ressenti une douleur dans la poitrine. Il est dur au mal, il a cru à un point de côté. La douleur, supportable au début, a empiré. Puis une main gigantesque lui a froissé le cœur. Son épouse a appelé un médecin. Il a été transporté d'urgence à l'hôpital cantonal de Genève en cardiologie. C'était un infarctus. Il a failli passer l'arme à gauche. Heureusement, le destin lui accorde une seconde chance. Sa grande carcasse est solide. Georges Pompidou est mort en avril, Duke Ellington en mai. Il n'a plus dix-huit ans comme le jeune Borg qui vient de remporter Roland-Garros, mais il a encore de l'avenir. Soixante-trois ans, c'est trop tôt pour mourir!

Christian se sent mieux aujourd'hui. Ce matin, il a papoté au téléphone avec ses deux sœurs et son petit frère, avec Gaston Palewski et André Malraux. Sa femme et sa collaboratrice Mme Guineau sont venues en début d'après-midi. Le général de Gaulle, qu'il surnommait «le grand Charles», est mort il y a quatre ans. Il lui manque, c'était son ami. S'il l'avait vu pendant le trajet en ambulance d'Évian à Genève, sanglé sur cette civière dont son long corps dépassait ridiculement, le grand Charles aurait grommelé: «Vous et moi n'avons décidément pas la taille standard, Fouchet!»

Ses cardiologues, le professeur M. et le docteur F., sont des types sérieux. Il leur a dédicacé ses deux livres de Mémoires. Il va bientôt sortir de l'hôpital, rentrer à Paris, retourner dans sa circonscription de Toul en Lorraine. Il a arrêté de fumer la pipe, il s'est mis au régime et à la natation. Il a acheté une forêt dans le Morbihan, il va y construire une maison. Il déborde de projets.

Dans son agenda, il inscrit les coups de fil qu'il a passés et les visites qu'il a reçues. À la date du 12 août, il note une seule chose: appeler sa fille. Il ne détache pas le pointillé de l'angle inférieur de la page, il le fera demain. Elle sera majeure en octobre, il lui a promis de l'emmener en voyage pour ses dix-huit ans. Il ne lui a pas dit où, ce sera une surprise! Elle a vécu en France, au Danemark et en Angleterre, mais elle ne connaît ni la Pologne, ni les Indes, ni l'Algérie, ni le Tibet. Quand ils seront ensemble là-bas, il lui expliquera pourquoi il a choisi ces destinations.

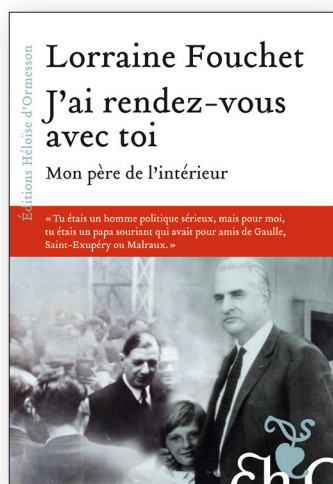
Sa collaboratrice lui a apporté la presse, il saisit le premier journal de la pile. Le président américain Richard Nixon démissionne à la suite du scandale du Watergate. Il est en train de lire un mot tout simple, quand tout à coup, par une bizarre illusion d'optique, les lettres se mettent à danser la java devant ses yeux. Brutalement, comme l'autre soir, la main géante chiffonne son cœur et en fait une boule de papier, un brouillon inutile. Il ouvre la bouche mais aucun son ne sort. Ses mains se crispent sur son journal ouvert. C'est trop bête, c'est trop tôt, c'est tr...

Des ombres chaleureuses envahissent sa chambre d'hôpital. Ils sont là, ces disparus qu'il aimait, ses parents, ses trois frères aînés, Alexandra la voyageuse aux semelles de vent, Tonio et son Petit Prince, ses camarades aviateurs abattus en plein ciel. Ils sont là aussi, les déportés des camps d'extermination allemands situés en terre polonaise et les lépreux de Pondichéry. Ils sont là encore, les vivants, ces jeunes manifestants de Mai 68 sur lesquels il a choisi de ne pas faire tirer et qui construiront le monde de demain.

Son regard est rivé sur ces caractères d'imprimerie, sur cet ultime mot. Il est paralysé. Des discours, il en a prononcé des centaines dans sa vie, mais impossible d'appeler au secours.

C'est fichu, il le sait. Pourtant il n'a pas peur. Il est exactement dix-neuf heures trente. Le professeur M. et le docteur F. arriveront trop tard. Sa femme Colette aussi, qui reviendra mais ne le trouvera plus. Quand sa fille était petite, elle lui faisait jurer chaque soir de ne jamais mourir. Il le lui promettait pour la rassurer. Pour la première fois, il va lui mentir.

Il rassemble le peu de forces qui lui restent. Grâce à un effort surhumain, il parvient à comprendre le sens du dernier mot qu'il lit. Et ce mot donne du sens aux victoires et aux défaites, aux vérités et aux mascarades, à l'honneur, aux batailles. Fichtre! S'il n'en restait qu'un, ce serait celui-là, chic, imparable, incongru. Il esquisse un dernier sourire, parce que ce mot est...



Lorraine Fouchet, *J'ai rendez-vous avec toi*

272 pages | 19 € | ISBN 978-2-35087-251-3

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2014 | www.heloisedormesson.com